

LA MER
DE LA TRANQUILLITÉ

Du même auteur

Romans

Du mercure sous la langue, Les Allusifs, 2001 (Éditions 10/18, 2005)

Le souffle de l'harmattan, Typo 2001

Le souffle de l'harmattan, version révisée par l'auteur, Les Allusifs, 2002

Terre du roi Christian, Typo, 2000

Zara ou la mer noire, Quinze, 1994

Nouvelles

La mer de la Tranquillité, Les Allusifs, 2006

Les prophètes, Quinze, 1996

Sylvain Trudel

LA MER
DE LA TRANQUILLITÉ

Nouvelles

NOTAB/LIA

© Visuel : PAPRIKA

© 2013, les Éditions Noir sur Blanc

ISBN : 978-2-88250-321-3

À Sylvie Bellemare

« La vie sans les maux est un hochet d'enfant. »

CHATEAUBRIAND

ÉPIPHANIES

Né de mauvais cœur une nuit d'Épiphanie, entre les Rois mages et Sa Majesté Carnaval, dans une maison de bois de Pointe-Gatineau, vieux quartier enseveli sous la neige au confluent des rivières Gatineau et des Outaouais, l'enfant exhibait entre ses jambes boudinées une sorte d'escargot poissé de délivre comme de blanc d'œuf : c'était donc un garçon ; c'était donc moi.

*La Lune natale est dans la maison
du Milieu-du-Ciel,
avec Mercure,
planète des hautes études et des voyages.*

Mon horoscope me prédisait une vie intelligente et aventureuse, mais pour l'heure le vent lugubre sifflait dans les fenêtres et j'avais le bras droit inerte, avec au bout une petite main de mendiant.

« Ça parle au diable ! pleurait ma mère pendant qu'on me réchauffait dans la gueule du fourneau de cuisine. J'ai mis au monde un quêteux ! »

Né sans ailes aux talons ni caducée d'or à la main, je ne m'arracherais sans doute jamais à ma destinée d'homme de peu, et en outre ma main implorante et l'affreux bonnet qu'on m'avait enfoncé jusqu'aux yeux

semblaient me vouer à quémander le boire et le manger ma vie durant.

Quelques jours plus tard, ma mère paya à la paroisse une messe de relevailles, puis elle s'en remit à la sorcellerie du baptême pour conjurer la fatalité. Ainsi, un matin, sous la voûte en éventail de l'église Saint-François-de-Sales, un curé m'ondoya sur les fonts. Saucissonné dans mes langes, j'héritai de prénoms démodés comme les chapeaux melon : Joseph Ubald Thomas Laframboise, « *in nomine Patris et Filiae et Spiritus Sancti* ». Le curé au latin de cuisine, qui mariait les époux « jusqu'à ce que mort s'ensuive », baptisait donc les nouveau-nés « au nom de la Fille ». Ma grand-mère Maloney, qui avait jadis appris le latin chez les Sœurs grises de la Croix, coula à l'oreille du curé : « *Filii... et Filii...* » Un peu d'eau lustrale coula sur mon visage éberlué et perla dans mes cheveux rares, mais l'entourage s'acharnerait à m'appeler Tom pour me ramener au ras de l'herbe à poux, là où rampaient, comme des fraisiers, les racines ouvrières de la famille.

« N'importe qui peut devenir quelqu'un, disait ma grand-mère Laframboise, la vertu roule dans le monde comme un dé. » Mais ma mère ne voyait en pensée que ma main de mendiant.

Des années plus tard, ma paralysie obstétricale complètement résorbée, ma mère me raconterait la petite aventure de ma naissance et j'examinerais les photographies de mon baptême comme les images d'un monde obscur où mon visage même, éthéré sous le voile de mousseline, dissimulait notre secret de famille : né le bras raide, j'avais été le signe du malheur.

* * *

Des chevaux en miniature tournoyaient sur ma tête la nuit, dans les tintements d'une petite mécanique

argentine, pendant que je m'hypnotisais sur les anges du papier peint.

Le jour je m'éveillais dans un autre monde et je pleurais sans répit. Ma mère avait beau courir les cliniques de Hull et d'Ottawa pour me faire examiner sur toutes les coutures, les pédiatres se désolaient de ne rien découvrir. « Il va falloir l'endurer, madame », voilà ce qu'ils répondaient. Parents et amis se relayaient à Pointe-Gatineau pour prêter main-forte à ma mère et je passais de bras en bras sans jamais toucher terre. « C'est pas un bébé, disait ma grand-mère Laframboise, c'est une perruche. » On me promenait, me dodelinait ; on me faisait des mamours et on me soupirait des berceuses dans l'espoir de me faire taire, mais quelque brûlure secrète me suppliciait de l'intérieur. Jusqu'au jour où ma mère découvrit ma propension à me laisser fasciner par les émissions de télévision. Dès lors, elle prit l'habitude de me parquer sur la table du salon, ligoté à mon siège de bébé devant le bruyant appareil, une tétine enrobée de sirop de maïs fourrée dans ma bouche en cœur. Inerte et silencieux, le regard attaché sur des fantômes, j'absorbais les neiges électroniques et suçais mon glucose, comme heureux – et ma mère eut enfin la paix.

Les mois passèrent et j'appris à ramper, d'abord à reculons, et bientôt je sus marcher comiquement dans mes bottines orthopédiques, mais je n'allais jamais loin : je m'écrasais pour contempler les fourmis, les mouches et les araignées qui grimpaient sur moi. Je leur parlais secrètement, dans une langue inventée qui résonnait en moi comme dans un trou, et mine de rien je vieillissais, envoûté par les sortilèges de la télévision, me bornant à murmurer des confidences au Jésus du crucifix et aux anges du papier mural. Le soir, des êtres hideux s'incaruaient dans les veinures de la porte de bois de ma chambre et le téléviseur déversait ses cris jusqu'à moi. Des voix m'envahissaient

et me transformaient, des vérités m'éclairaient. Tout souffrait et mourait, la télévision m'inculquait ces malheurs, et, la nuit, me réveillant en pleurs de mes cauchemars, j'érais à travers la maison.

* * *

Mon père maigre et pâlichon, qui dépassait tout le monde de sa tête osseuse, travaillait à l'usine de produits forestiers Eddy, à Hull, où il fabriquait des allumettes, des haches, des cure-dents, des épingles à linge, des béquilles. C'était un homme utile et j'en conserve l'image d'une ombre qui rentrait souvent avec les étoiles, le ventre plein de bière. Néanmoins c'était un doux. Soûl, il devenait si sentimental qu'il pleurnichait pour des riens dans son fauteuil du salon, un disque de Betty Carter ou d'Oscar Peterson passant sur le pick-up – et ma mère se contentait de ramasser en silence ses bouteilles vides. Le samedi, j'allais vendre ces bouteilles consignées chez l'épicier du coin, ensuite je m'asseyais sur les marches de ciment de l'épicerie, recuit par un soleil de plomb qui l'été calcinait les rues et les pelouses, et je m'étiolais à manger des esquimaux, à noyer des fourmis dans mes crachats, à boire de l'orangeade à même la bouteille gommée qui attirait les guêpes. Je dépensais là toute ma fortune, mais je savourais mal cet argent triste né de l'argent bu de mon père, l'argent perdu de ma mère toujours voûtée sur un tricot, sur des patates à éplucher et des fritures, ou sur mes genoux écorchés, sur les efflorescences de la rougeole, de la scarlatine, de la varicelle.

L'été, j'allais pêcher l'achigan sous le pont du chemin de fer du Canadien Pacifique, où je rêvais d'aventures. Je me prenais pour le chevalier de Troyes venu en rabaska, ou bien, les joues barbouillées de noir de fumée comme deux culs de théière, j'étais le chef shawnee Tecumseh et

je vainquais ces Grands Couteaux d'Américains. J'étais un petit garçon solitaire, j'aurais eu beaucoup de plaisir à jouer au baseball sur les pelouses du parc Leamy avec mon père, mais il était fatigué quand il rentrait de l'usine. Tard le soir, lorsqu'il allait se coucher ivre dans la cave, un sentiment d'abandon m'arrachait le cœur et je sentais, sous le plancher de ma chambre, la toute-puissance des ténèbres où régnait cet homme pris de boisson.

La nuit, j'avais parfois le courage de m'enfoncer dans la cave. Tout impressionné par la respiration hachée de mon père, je restais un moment à contempler ses longs pieds blancs qui dépassaient dans le vide au bout du lit de fer, ensuite je remontais me couler dans le lit conjugal, auprès de ma mère, mais dans mon sommeil saccadé je lui flanquais des coups de genou et elle me repoussait hors de ses draps : « Va rêver dans ton grabat, espèce de tache de graisse ! »

Malgré ces petites misères, nous allions à la messe le dimanche, tous les trois enfin sereins, ma mère élégamment vêtue, son sac au fermoir argenté à la main, mon père coiffé de son Stetson en fourrure de lapin piqué d'une plume de faisan, moi la nuque fraîchement savonnée et le nez reluisant. Me mouvant dans l'église comme dans mes rêves, je voyageais en esprit dans les paysages bibliques des vitraux, cherchant des anges dans les hauteurs de la nef, et lors de la consécration du pain et du vin je prenais les étincellements du calice et du ciboire pour la lumière du Christ descendant dans les espèces.

À cette époque, mes grands-parents Maloney débarquaient souvent à la maison avec une cargaison de livres pieux pour les enfants. Vingt milles à l'est de Pointe-Gatineau, ils vivaient à l'ombre de la papetière MacLaren, à Thurso, petite ville nauséabonde à l'atmosphère saturée de sulfite d'hydrogène dégagé par la cuisson des copeaux de bois dans les autoclaves. Je sais tous ces détails

techniques, car mon grand-père travaillait à la MacLaren, et les soirs d'été il veillait dans le jardin avec ma grand-mère, tous les deux oscillant dans la balancelle, parmi des nuées de maringouins et des relents d'œuf pourri, mais ils s'étaient accoutumés à ces pestilences, leur nez hors d'usage ne sentait plus rien.

« Ça pue trop, chez toi, grand-maman, je veux p'us y aller. »

C'est pourquoi ma grand-mère venait à Pointe-Gatineau avec ses livres pour me conter les histoires d'un lointain pays de figes-fleurs où le sang coulait au creux des rochers, récits grouillant de héros et d'ennemis, de prophètes et de magiciens. La bouche béante, je m'émerveillais du savoir ancien de ma grand-mère qui déchiffrait les signes mystérieux imprimés sur les pages, et j'avais si hâte de lire tout seul que je disais en avoir des fourmis dans les yeux, mais en attendant je frémissais tout contre elle à l'évocation du carnage des petits enfants et des dix plaies d'Égypte (mes plaies favorites étaient le Nil de sang et l'épidémie de locustes). J'aimais Daniel dans la fosse aux lions ; et Moïse, le prophète bègue qui, près des lacs amers, ouvrait la mer des Roseaux pour les Hébreux ; et le pauvre Job, allongé sur un tas de fumier, qui grattait ses ulcères avec un tesson et se lamentait : « Quelle triste nuit que celle où j'ai commencé à vivre dans le ventre de ma mère ! » Parfois ma grand-mère cherchait à m'édifier : « Le caroubier est l'arbre auquel Judas s'est pendu, mais ses gousses ont nourri saint Jean dans le désert. » Je faisais mine de comprendre ses allusions, puis je me replongeais dans mes livres favoris : *Mon ange gardien*, où les anges filaient à la vitesse des avions à réaction ; *Vie de Dominique Savio*, le plus jeune saint mort à quinze ans ; une *Histoire de Jésus racontée par la Sainte Vierge*, où Marie s'exclamait : « Quand j'étais petite, à Nazareth, toutes les filles juives rêvaient d'être la mère du Messie ! » ; et des

hagiographies de martyrs, Apolline édentée avec des tenailles, Elme qu'on avait éviscéré en enroulant ses intestins sur un treuil, Eustache et sa famille cuits dans un taureau d'airain chauffé à blanc, les jésuites de la Nouvelle-France au crâne fracassé et scalpé, la langue et les lèvres arrachées, un collier de haches incandescentes autour du ventre, et ainsi de suite les chrétiens massacrés.

Tout était bouleversant, mais je préférais les épreuves et les prodiges de Jésus, ce surhomme si beau, si brave et si intelligent. Je l'admirais tellement que le soir, dans mon lit, je me voyais prophétiser en Terre sainte où je guérisais des infirmes, des aveugles, des lépreux, où je ressuscitais les morts et recevais des anges des messages pour l'humanité. J'en ressentais une telle impression de réalité qu'au matin je me prenais pour un apôtre jeté dans la lumière. Et puis la Passion me bouleversait – ma grand-mère me lut cent fois : « Étourdi par du vin de myrrhe, le Christ fut supplicié au lieu-dit du Crâne... » Horrifié par les Romains qui avaient tué le fils de Dieu né d'une étoile, je croyais voir couler mon propre sang de ses plaies et je souffrais de ne pouvoir remonter le cours des siècles pour l'arracher aux griffes de Caïphe, de Ponce Pilate et des docteurs de la Loi du Sanhédrin. Recoquillé dans mes draps, je serrais les poings de rage.

* * *

Au fil des mois, j'appris l'art de la lecture en décryptant les livres pieux de mes grands-parents Maloney, mais aussi le journal du jour de ma naissance, que mes parents avaient gardé en souvenir. Quand j'en ouvrais les pages jaunies, je tombais sur les mauvaises nouvelles de ce jour lointain – un garçon avait disparu sous les glaces de la baie Daragon ; trois personnes avaient péri dans un incendie

criminel ; il y avait la guerre au Mozambique – et j'examinai la photographie d'un paquet de chair grise flottant dans le frasil, les restes d'une femme violée et étranglée. Et puis, à la page des notices nécrologiques ornées de photos, les défunts me regardaient dans le blanc des yeux pour quêter mon réconfort.

*Depuis un an déjà,
un cœur d'or a cessé de battre
et une étoile de plus brille au firmament...*

*À l'hôpital Montfort,
à l'âge de 99 ans et 11 mois,
est décédée Dame Émilie Langlois,
épouse de feu...*

*La dépouille est exposée
au salon Machabée & fils...*

*Au lieu des fleurs,
des dons à la dystrophie musculaire...*

Tourmenté par la mort et la souffrance, je ne comprenais pas pourquoi j'étais né en ce jour lointain où tant de gens avaient fini leur destinée, et mon amour pour ces âmes grandit tellement que, un matin où je m'observais dans la glace de la salle de bains, troublé par mon visage dramatique et par mes yeux qui brillaient d'affection pour des hommes imaginés, je crus reconnaître en moi un saint, la réincarnation de Dominique Savio.

* * *

Un dimanche de printemps, on m'emmena visiter l'oratoire Saint-Joseph, à Montréal, pour me faire adorer une

fameuse relique du thaumaturge du mont Royal, le cœur du frère André qui baignait dans sa châsse translucide, un bon gros cœur de paysan pareil à une betterave marinée, ensuite on me traîna dans un capharnaüm aux murs couverts d'appareils pour les infirmes, évoquant un enchevêtrement inextricable de ronces et de lianes.

« C'est les béquilles, les cannes et les orthèses de tous les miraculés, me dit majestueusement ma grand-mère Maloney. Le frère André guérissait les cancéreux, les aveugles et les handicapés, il frottait les malades à l'huile de saint Joseph. »

Sûr de ma vocation, je voyais déjà mes organes mis en bouteilles, après ma vie, dans un oratoire de montagne, livrés à l'adoration des multitudes guéries par mes prodiges, et la première âme que je voulais sauver fut celle de mon père. Le soir, dans mes prières, agenouillé sous le crucifix de ma chambre, j'implorais le Christ d'étancher à jamais la soif de cet homme, mais le pauvre Jésus restait cloué à sa croix de misère, les plaies béantes, roulant dans l'agonie ses yeux pleins de détresse et d'impuissance.

Le jour, je pensais maintenant à mon père d'une étrange façon. À l'école, à la piscine, à la patinoire, n'importe où, je suspendais soudainement mon souffle, tournais toutes mes pensées vers lui et me disais : « Où es-tu ? Que fais-tu ? As-tu faim ? As-tu froid ? » Cet homme vivrait désormais en moi comme dans une châsse, et c'est ainsi qu'il devint mon propre fils. Et bientôt ma mère, de la même manière, devint ma fille. Voilà comment je devins le père de mes parents. Mais avant cela je dus mourir à moi-même pour naître à nouveau au seuil d'une nouvelle vie où je serais un homme. Et le coup de grâce me fut porté le dimanche de ma confirmation.

Ce jour-là, toute ma famille s'était réunie chez nous pour cette fête solennelle, grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines. Ma grand-mère Maloney parla du

soleil de la jugeote qui me tirait enfin de l'enfance, ce petit purgatoire d'acclimatation pour les âmes juvéniles. Elle avait le verbe fleuri, mais des liens invisibles m'attachaient encore au passé plein de rêveries. Il fallut que mon parrain, l'oncle Bernard, me prît à part, dans ma chambre, pour clore mon enfance. Il me dit d'abord :

« Tom, il faut que tu oublies toutes les insignifiances qu'on te fait lire depuis toujours. »

Ce disant, il s'empara d'un livre dans ma bibliothèque, *Daniel dans la fosse aux lions*, aux belles illustrations.

« Par exemple, ça : des lions souriants ! Jamais rien vu d'aussi stupide ! Pourquoi pas des rhinocéros au charbon ou des girafes à manivelle ? » Il rit fort et ajouta : « À Rome, quand un lion dévorait un chrétien, c'était la première communion du lion. » Puis, tirant *Mon ange gardien* des rayonnages : « Les anges, c'est des rêves idiots de riches. » La preuve en était que tous les anges aux ailes bien lissées avaient les cheveux blonds et les traits fins. Chez eux, pas d'yeux bridés ni de pommettes saillantes ou de narines négroïdes. On cherchait en vain les anges lépreux, rachitiques, culs-de-jatte, mongoliens ou tuberculeux. Tandis que les petits pauvres du bout du monde qui mouraient de faim, du choléra, du typhus, ou qui crevaient au fond des mines de houille, ou même ces enfants d'ici brûlés vifs dans les incendies, noyés dans les rivières, écrasés par des ivrognes, ils n'en avaient pas, d'anges gardiens, affirmait mon parrain, ou bien, s'ils en avaient, c'étaient des anges soûls aux facultés affaiblies, des pourritures qui mettaient le feu aux rideaux, provoquaient les coups de grisou, limaient les essieux ou semaient des nuées de microbes du haut du ciel.

« Méfie-toi des anges comme de la peste, c'est des rats à hélice. »

Bouche bée, je buvais les paroles de mon parrain qui osait détruire le monde connu pour me précipiter dans

l'inconnu. « Ce livre-là aussi, je le connais... » Il avait saisi *L'Histoire de Jésus racontée par la Sainte Vierge* pour me montrer les caractères minuscules de la page de titre :

Texte : L'ABBÉ LOUIS-A. LAGALE

Faussement attribuée à Marie, cette histoire de Jésus était un mensonge éhonté et je me sentis trompé dans mes espoirs passés, dépossédé de mes anciens sentiments.

Cet après-midi-là, à l'église Saint-François-de-Sales, eut lieu la cérémonie où je fus contraint de m'humilier devant l'évêque engoncé dans son camail violet, une croix de topaze sur sa large poitrine.

« C'est un carnaval, me souffla mon parrain aux portes du sanctuaire, et plus tard tu vas rire de toutes ces simagrées. »

Je m'avançai vers l'évêque qui trônait dans le chœur et m'agenouillai pour baiser l'anneau épiscopal de taille héroïque qui brillait à la main du prélat.

Après la cérémonie, submergé par les baisers de mes grands-mères et de mes tantes, je coulais des regards tourmentés vers mon parrain pour qui l'âme n'existait pas plus que les licornes roses.

« Mais ça ne peut pas s'apprendre, l'âme, lui demandai-je, comme la lecture, la nage ou la bicyclette ?

– Ce serait trop beau, mais il ne faut pas prendre les culs pour des visages. »

Je réfléchis un moment, la bouche tordue, puis je remarquai : « Dans ce cas, on peut tuer qui on veut, quand on veut, où on veut ?

– Oui, c'est ce que les gens font, c'est ce qu'ils ont toujours fait. »

Au reste, l'homme n'était pas l'œuvre de Dieu, soutenait mon parrain, mais un accident de la chimie, aussi évoquait-il souvent « nos vrais dieux » : le carbone,

l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. D'où vient qu'il tenait ses adultères pour de simples phénomènes biochimiques incoercibles, sans lien aucun avec la morale.

« Mais pourquoi vas-tu à l'église, mon oncle ?

– Comme bien des tartempions, je suis pratiquant mais non croyant.

– Je comprends pas.

– Pas grave. De toute façon, personne ne sait rien de rien, mais il faut toujours envisager le pire, parce que, le pire, c'est le propre de l'homme. »

Ce soir-là, avant de nous quitter, mon parrain m'entraîna de nouveau dans ma chambre pour m'offrir son présent seul à seul, d'homme à homme. J'avais déjà reçu une bible, une montre, un dictionnaire... C'est alors que mon oncle Bernard fit un tour de passe-passe et sortit des pans de son veston un magazine pornographique qu'il posa sur mon oreiller.

« Oublie un peu la catéchèse et étudie les sciences naturelles. »

Assis sur mon lit, je n'osais bouger ni parler, mais je louchais sur la revue à la couverture glacée où brillaient les seins nus et la toison d'une longue déesse renversée. Entre-temps, mon parrain avait saisi ma bible neuve. Il en lut des passages en silence, puis, avant de tirer sa révérence, il dit :

« Judas a osé vendre Jésus pour trente deniers. C'est scandaleux ! Le Christ valait plus que ça. Moi, j'en aurais demandé cent pièces d'argent. »

Mon enfance mourut ce dimanche-là et je devins celui que je suis, vainqueur du sombre augure de ma naissance, éternellement voué à mes deux enfants, ma mère et mon père.

Et, le soir de ce jour-là, le soir de ma confirmation, ramassé sous mes couvertures et recueilli à la lueur d'une lampe de poche, je pus contempler pour la première fois

de ma vie les lèvres béantes d'un sexe féminin. Troublé par cette plaie vive et palpitante, je crus y reconnaître un stigmat de saint François d'Assise, et je penserais très fort à cette blessure mortelle durant des semaines, j'en rêverais toutes les nuits, puis j'y penserais moins, et un beau jour je connus la grâce, la femme vraie, suave et charnelle, qui m'inonda de son bonheur et de sa féminité, mais c'est la lointaine inconnue de la revue pornographique, offerte un dimanche par un parrain à son filleul, qui grava à jamais dans ma conscience la conviction que les femmes sont des êtres miraculés, bénis, dignes de foi, et que leur sexe irradie de lumière sanglante entre leurs cuisses, tel un Sacré-Cœur.

DEUX VISAGES

Les yeux clos, je revois les délicats édens poussés dans le givre des vitres. Les guirlandes lumineuses tressées aux balustrades enneigées, au temps des fêtes, pour célébrer la naissance d'un enfant-dieu. La flamme sanglante du brûleur qui rougeoyait par le hublot de la chaudière à mazout et qui projetait sur les murs les lueurs de l'éternelle crémation des âmes. Les perruques de notre mère confectionnées avec des cheveux de Philippines tuées pendant la guerre. Nos chaussettes qu'elle rapiécrait avec de la peau d'anguille. Les grillons que notre père emprisonnait dans une boule à thé, qui crissaient la nuit sous son oreiller. Le voisin miséreux qui cousait des boutons de sucre de pomme à sa vieille pelisse de pékan et qui les suçotait au printemps. Les arabesques des liserons, ces fleurs étrangleuses de fleurs, dont les tiges folles rampaient vers les pivoines pour les tuer – ces pivoines que nous vaporisons de jus de tabac pour les sauver des pucerons.

À cette époque, je courais souvent à toute vitesse pour distancer mes pensées, puis je me retournais brusquement dans l'espoir de les apercevoir. Et ma sœur Françoise et moi nous balancions sur nos escarpolettes, croquant des tiges de rhubarbe givrées de cassonade et nous étourdisant de questions : Y a-t-il toujours quelque chose de plus petit que la plus petite chose ; de plus grand que la plus

grande chose ? Notre maison de Sainte-Rose-de-Lima, ni grande ni petite, trônait-elle au beau milieu des choses grandes et petites ?

Je ferme les paupières et me revois, un soir d'août, assis en Indien dans l'herbe avec un seau d'eau et une botte de carottes, guettant naïvement les licornes, centaures et chevaux ailés, parmi les cornements d'un train qui martelait le pont de fer de la rivière des Mille Îles.

Soudain, pieds nus dans la fraîcheur du soir, ma grande sœur avait paru près de moi.

« Le serein tombe, ah, ça y est, le serein est tombé. »

Ployant les genoux pour se mettre à ma hauteur, elle m'avait montré du doigt un coin du firmament : « Regarde bien, par là... » Au bout d'un moment, à la vue d'une étoile filante, j'avais fait un vœu, et l'instant d'après un flamboiement jaillissait à fleur de terre, comme une girandole tombée des cieus avec les perséides, mais c'est une torche vivante qui nous avait filé entre les mollets – un gros chat en flammes, immolé par des garçons du voisinage. L'animal avait traversé le jardin comme une flèche ardente pour aller brûler dans les framboisiers, dans un cri prolongé, déchirant, pendant que des voix à peine muées s'éloignaient dans la rue en cascades de rires. Sur quoi ma sœur avait saisi le seau pour aller arroser le chat à grande eau. Moi, resté loin derrière elle avec la peur au ventre, reniflant des odeurs de pétrole lampant, j'avais fait pipi dans ma culotte. Après avoir enterré le cadavre fumant sous les arbres à l'aide d'une bêche, ma sœur m'avait savonné en silence dans la baignoire à pieds de griffon, avait nettoyé mes vêtements en cachette de nos parents, puis elle m'avait fait enfiler mon pyjama et mis au lit en m'effleurant le front d'un baiser.

Cette nuit-là, revoyant vaciller le nimbe doré des flammes parmi les tiges et les herbes, j'avais fait des cauchemars et m'étais réveillé trempé de sueur, promenant

mes regards effrayés sur les pégases du papier mural. Pris de spasmes de l'estomac, j'avais régurgité des glaires et ma sœur m'avait lavé et consolé de nouveau : « Pleure pas, l'âme du chat est montée au ciel. » À ces mots j'avais tourné les yeux vers la lune qui jouait à travers un carreau, l'astre des loups accroché comme un nid de guêpes dans les branches d'un cerisier, puis, le visage enveloppé par la lueur de la veilleuse, Françoise m'avait promis que, si je me rendormais sagement, elle reviendrait pendant la nuit pour capturer dans mon filet à papillons toutes les lettres z qui s'échapperaient dans l'air, avec mon souffle, par mes lèvres entrouvertes.

Le matin, à mon réveil, j'avais trouvé, pêle-mêle sur ma table de chevet, une dizaine de petits z découpés dans des feuilles de carton, et le soir venu nous nous balancions dans le jardin, Françoise et moi, comme si de rien n'était, croquant des rhubarbes au sucre, nous demandant si les pommes ont un équateur, si nos lèvres sont gonflées de jus de pruneau, si les saules pleureurs meurent de chagrin, s'il y a vraiment de l'eau jusqu'au fond de la mer, mais le chat flambant de la veille agonisait sous toutes mes pensées et j'écoutais battre à mes tempes mon nouveau cœur à deux visages, troublé, meurtri, sous le vol saccadé des chauves-souris, parmi les grillons, tous mes z en poche, fouettant la lune de mes jambes maigres au beau milieu des choses grandes et petites, à mi-chemin entre les deux infinis, à Sainte-Rose-de-Lima, mon vœu oublié.

L'OISEAU-TONNERRE

Quand j'étais tout jeune et tout neuf, mes parents prenaient congé de moi l'été et m'expédiaient aux confins des terres habitées, dans les coteaux perdus de Sénécoupé, où je pouvais m'épivarder à mon goût, chez mes grands-parents maternels, cette paire d'hurluberlus prénommés, incroyable mais vrai, Prudence et Méthode – Prudence Gideon, la métisse qui s'était mariée enceinte ; et Méthode Vandal, un ventru au visage boucané de qui j'ai hérité mon physique ingrat et mes oreilles décollées. Je retrouvais là-bas une flopée de cousins et nous jouions à découvrir les sources du Mississippi au bout des ruisseaux, nous revivions les guerres iroquoises, les aventures de Radisson à la baie d'Hudson – et je me faisais orgueilleusement appeler Pierre-Esprit. Nous pêchions le touladi à l'aube et à la brunante, chassions les canards à la fronde, et je revois les colimaçons et les punaises d'eau entre les ajoncs, les ouaouarons bleus dans les miasmes, parmi des bruits de purée qui bout.

Ma plus lointaine mémoire de ma grand-mère est une scène de cuisine où, parmi ses fameuses « tartes au suc », elle remue une bassine de marmelade de cormes, ces petits fruits acerbes qu'elle faisait blettir sur la paille avant de les cuire. Elle nous régala aussi de jus de bleuet et de clafoutis aux poires d'amélanchier. Et le plus ancien souvenir

que je conserve de mon grand-père me le montre enfoncé jusqu'aux hanches dans la rivière, auprès d'un cheval blanc aux yeux doux. À l'endroit où l'eau avait touché le ventre de la bête, mon grand-père avait fiché un pieu dans le lit du cours d'eau, déclarant : « En deçà du piquet, la rivière est à moi ; au-delà, elle appartient aux bandits du gouvernement. » Moi, tout fortuné, j'étais le « petit venimeux » de mon grand-père, puisque, disait-il avec respect, j'avais « du front tout le tour de la tête ».

Une fois, j'avais passé la veille de la Saint-Jean à aider mon grand-père Méthode à pavoiser les poteaux de téléphone des chemins d'alentour. Faute de lis royaux, nous confectionnions des bouquets d'iris indigènes tachetés d'épervières pour symboliser le sang versé des patriotes de 1837 révoltés contre les Britanniques. Mon grand-père pilotait son pick-up de poteau en poteau, et moi sur la plateforme je m'ensevelissais sous les fleurs avec son chien Gustave. « Les chiens n'ont pas de puces, ce sont les puces qui ont des chiens », avait dit mon grand-père pour me faire rire, puis, vers six heures, écrasés de soleil, nous avions sauté dans la rivière. Gustave se désaltérait à grands coups de langue et happait au vol les taons à original. Après la baignade, il s'était ébroué sur les rochers, vaporisant l'eau de la rivière qui l'avait aurolé d'un brouillard lumineux. Le soleil jouait dans cette pluie fine et un petit arc-en-ciel était apparu autour du chien. Plus tard, j'avais débarrassé sa fourrure des têtes épineuses de bardane, puis, le soir de ce beau jour, un ivrogne avait écrasé Gustave sur la route pavoisée. De la chair, du pelage et des débris de viscères et d'os sont restés longtemps incrustés dans la chaussée, et le sang du chien y a fait des taches indélébiles.

Attristé par le chagrin de mon grand-père, j'avais eu le lendemain la folie de fabriquer un chien tout pareil à Gustave – mais j'avais eu la sagesse de commencer par la

genèse d'une simple fleur. Avec des cure-pipes et du papier, j'avais confectionné une espèce de primeroze, puis, pour infiltrer la vie dans cette fleur artificielle, j'avais fait des gestes magiques et vaporisé sur elle du parfum de ma grand-mère Prudence. Mais l'inertie de la matière avait persisté. Enflammé par cet échec, j'avais ensuite modelé un rouge-gorge en pâte à tartes, piqué de plumes de poule. Des vrilles de vigne sauvage imitaient les pattes griffues ; deux têtes d'épingle, les yeux brillants ; un capuchon de crayon feutre, le bec. Mais les gazouillis et les piailllements ? Par quel prodige logeait-on ces chants dans l'oiseau ? En désespoir de cause, j'avais découpé un tapis à longs poils et cousu gauchement les morceaux pour former un prototype de chien. Ensuite j'avais bourré ce mannequin de suif, d'os et d'abats de volaille grappillés dans les poubelles, puis j'avais agité cette fricassée pour créer un chaos fertile, mais la résurrection de Gustave n'avait pas eu lieu et l'énigme ultime demeurait : comment s'y prenait-on pour insuffler une âme dans une poupée de viande ?

Un autre été, comme la vie me dessillait doucement les yeux, j'avais eu l'impression de redécouvrir ces lieux lointains où, après des années d'aveuglement, je marchais enfin dans l'univers de ma mère. Je pensais : « Ces croquias lui écorchaient les jambes, ces fraises lui tachaient les dents et les culottes. » Je m'imaginai un bout de fillette qui cabriolait dans les brûlis et les champs, entre les grands cierges mauves des salicaires, puis j'allais me recueillir derrière le poulailler, sur la tombe de Petit-Bonhomme, le chat adoré de ma mère enfant, qu'on avait enterré là jadis, dans un étui à violon, avec des poussins crevés.

Cernés par un horizon où se découpaient les dentelures des épinettes, mes grands-parents Vandal vivaient dans les fardoques, perdus dans un royaume d'herbes à puce et de brûlots, un coin de pays malvenu où l'on trouvait des

perce-oreilles jusque dans son lit, mais où la nuit nous offrait un firmament de cristal. Ces nuits-là, parmi les insectes qui faisaient bruire leurs élytres, mon grand-père Méthode organisait des concours de rots. Les pieds dans le feu et le menton en galoche dans les astres, il sonnait la charge et, multipliées par les échos, de formidables éructations d'aïeul ébranlaient les étoiles. Attirées par ces fracas, des voisines surgies des ténèbres venaient griller des barbotes sur les tisons. L'une d'elles, Fatima, avait un bec-de-lièvre et les cheveux roux. Un « monstre à la tignasse de sang », maugréait ma grand-mère, une « petite gueuse conçue pendant les époques de sa mère ». Un soir, mes cousins et moi avons baissé la jupe de Fatima pour reluquer sa queue de lapin, mais nous nous étions illusionnés sur cet appendice. Nous avons tout de même profité de ce déculottage pour exhiber nos chères parties honteuses.

« C'est quoi les noix qu'on a là, sous la bizoune ?

– Les amygdales, je pense.

– Quand on se fait enlever les amygdales, on devient une fille ? »

C'est alors qu'un cousin plus avisé nous a révélé le sort qui nous guettait : « C'est pas des amygdales, c'est des testicules pleins de poison qui font tomber les cheveux et qui vont nous tuer avant les filles. » Voilà comment j'ai appris que j'avais un diamant à l'éclat mortel dans mes bijoux de famille, mais au même moment les fourrés ont craqué. « Un ours ! Un ours ! » Nous avons détalé en sautillant, les genoux entravés par les culottes à mi-jambes, mais l'ours imaginé n'était autre que notre grand-père qui, arborant son collier de mâchoires d'opossums, s'en allait pêcher ou chasser au fond des bois. Nous tentions parfois de le suivre dans ses équipées, mais le sapinage nous retenait en arrière et les rivières s'engouffraient en spirales dans nos bottes de pluie.

À son retour, quand il étripait ses proies, nous nous pressions autour de lui et fixions du regard le couteau étincelant qui éventrait les poissons, puis toutes les couleurs jaillissaient dans le papier journal, dans l'orgie des ouïes écarlates.

« Le dedans des êtres, nous expliquait-il, c'est la vérité crue, c'est toute la vie stupide des organes que le bon Dieu a toujours voulu cacher aux hommes. »

Il remuait les entrailles des animaux sacrifiés, et ce rite païen me semblait une nouvelle révélation de la chair.

Entre ses souïeries et ses chasses, mon grand-père Méthode mettait à profit sa science de la pharmacopée traditionnelle : il abattait siffleurs et mouffettes, dont le suif enrichi de miel, de dents de cheval grillées et de mulots hachés lui servait à concocter une pommade contre la calvitie et un onguent contre le prurit, les crêtes-de-coq et le chancre de pipe. Et puis il savait bien de quel bois se chauffent les hommes et misait sur tous les tableaux en préparant des aphrodisiaques avec des pénis rôtis de coyotes ; une potion contraceptive à base de testicules de castor bouillis ; et un remède abortif, son fameux « pis-aller pour femmes furieuses », un décocté d'aiguilles d'if comme antidote à la vie rampante.

* * *

L'été, les jours orageux, l'éclair là-bas s'abattait parfois au milieu des troupeaux, et des bêtes crevaient de fulgurations, comme un jour la vache préférée des voisins de nos grands-parents, la meneuse, la belle Cornemuse qui avait été baptisée ainsi à cause de son splendide pis à longues tettes.

Une autre fois, l'éclair a frappé une croix de chemin, fracassant le christ de bois, ce qui a provoqué une vague de mortifications et d'actes de contrition dans la région,

sous prétexte que saint Jean avait écrit dans son Évangile :
Pas un os ne lui sera brisé.

Un autre jour pluvieux, Fatima a décrété que j'avais besoin de chirurgie plastique, comme elle, et elle a voulu coudre mes affreuses oreilles à la peau du crâne pour les aplatir. Fourrageant en cachette dans le panier de couture de ma grand-mère, Fatima a trouvé du fil couleur chair qu'elle a mouillé de salive, puis elle a enfilé une aiguille et me l'a plantée dans le pavillon, mais, quand j'ai vu un peu de mon sang sur ses doigts, j'ai hurlé et ma grand-mère a vite accouru.

« Qu'est-ce que vous faites là, mes p'tits choléras ?

– Je voulais être beau, j'ai les oreilles décollées.

– T'es pas si laid que ça, voyons ! T'as les oreilles de ton grand-père, c'est tout. »

C'était une si maigre consolation que le lendemain je m'écorchais les lèvres avec un rasoir pour les vidanger des purulences qui les boursouflaient, mais j'ai lâché de nouveaux cris à la vue du sang dans le lavabo. « J'ai des babines de bœuf ! » sanglotais-je, mais cette fois ma grand-mère m'a étampé une fleur à cinq doigts sur les fesses pour me faire passer l'envie de me mutiler.

Peu après, en pénitence dans la véranda, j'ai vu le soleil transparaître à travers les nuages, au milieu d'une ondée, et les carreaux ruisselants qui encadraient la campagne lumineuse m'ont semblé des aquarelles. Oubliant par enchantement ma douleur au séant, j'étais redevenu heureux.

« Il va y avoir un arc-en-ciel et des mariages de salamandres ! »

Le soir venu, à la lueur d'une étrange veilleuse, auprès d'une flasque remplie de lucioles capturées à l'aide du vieux voile de mariée de ma grand-mère, j'ai murmuré une prière :

« Quand je serai grand, maman, papa, je vous ferai honneur : je serai meilleur voleur que grand-papa, meilleur braconnier, meilleur menteur, meilleur ivrogne. »

Malgré sa verdeur proverbiale, notre grand-père n'en avait plus pour longtemps à hanter la brousse. Une nuit de l'hiver suivant, pris de boisson, il s'est écroulé dans la neige derrière l'église. Au matin, on l'a ramassé au plus mal, mais il a survécu grâce à sa constitution d'homme de peine, à sa toque de loutre à oreillettes et à sa canadienne doublée de fourrure de lynx – son beau « capot de chat ». On a tout de même dû trancher dans le vif sa jambe droite nécrosée, de sorte que nous ne verrions plus gigoter, par les mangeures de ses bas, ses orteils cloqués d'œils-de-perdrix. Invalidé mais non débilité, mon grand-père a abandonné la chasse et la pêche pour se joindre au petit commerce, aussi m'a-t-il demandé un jour de clouer un panonceau sur un arbre.

À VENDRE
Liqueur de cerises à cochons
Bière d'épinette
Tartes au suc
Confitures et marinades
Lotion miracle contre les chauves
et autres infections

* * *

Entre deux bêtises de son mari, ma grand-mère Prudence vaquait à ses tâches, jusqu'à s'effondrer de fatigue à force de soulager à distance les rages de dents, les encéphalites, les crampes menstruelles et les entérites. Elle jugulait aussi les hémorragies – « Prudence arrête le sang », disait-on d'elle –, voire la tremblante du mouton, le charbon du porc, le farcin du cheval. Partout le bruit courait qu'elle avait un jour ressuscité un bœuf mort d'avoir brouté des clous rouillés. Ce don surnaturel l'obligeait à dépenser toutes ses forces pour guérir les malades